



La tribune de...

Christophe Lucien

Commissaire-priseur à Drouot, organisateur depuis 2009 des ventes «Paris mon amour» relatives au patrimoine de Paris [lire p. 138]

L'art urbain et le bibelot

Le commissaire-priseur fou de Paris se désole de la politique d'aménagement de la Ville et de la fin du «théâtre urbain».

Le Palazzo Pubblico de Sienna renferme un cycle de fresques, commandé au XIV^e siècle par le Conseil des Neuf, qui constitue probablement la première grande œuvre picturale politique de la Renaissance. Intitulée *Allégorie et Effets du bon gouvernement sur la ville et à la campagne* (1338-1340), cette œuvre d'Ambrogio Lorenzetti développe l'idée que la bonne gouvernance est confirmée aux citoyens par la magnificence de leur cité. Le principe – auquel doit se soumettre l'édile – de faire appel à des artistes pour embellir la ville trouve sa source dans l'Antiquité et perdure peu ou prou jusqu'à la Seconde Guerre mondiale. Depuis lors, il disparaît au gré de l'extension incontrôlée des agglomérations, d'exigences nouvelles du citoyen, de l'idéologie, du manque de culture visuelle du dirigeant et/ou de sa résignation devant la contrainte mentale que cette esthétisation impose. L'édile contemporain substitue à ce principe la nécessité d'«aménager», d'«équiper». La fonctionnalité prend le pas sur le décor et signe la fin du théâtre urbain. Prestataires et fournisseurs tirent naturellement bénéfice à ne proposer que les produits de grande consommation figurant déjà au catalogue. Ils étalent des cubes stéréotypés le long d'artères toutes semblables, assorties d'un cortège de lampadaires, bancs, corbeilles, panneaux de la même veine.

Des commandes publiques confondues avec un mobilier médiocre

Quant à la commande publique d'art pour la rue... Comment convaincre les plasticiens de réaliser une œuvre magistrale, alors que chacun sait qu'elle sera confondue avec le mobilier urbain, en l'absence de réflexion urbaine? On la casera, tel un bibelot, au hasard d'une envie, comme celle d'animer le tracé ennuyeux du tramway parisien.



Ici, Porte de Bagnolet, le lampadaire détourné *Twisted Lamppost Star* (2012) de Mark Handforth perd toute visibilité et se décolore, sur un carrefour saigné par des poteaux et câbles en surnombre; là, boulevard Kellermann, *les Rochers dans le ciel* (2012) de Didier Marcel, censés évoquer une idée de légèreté, sont aplatis sous les mâts démesurés d'éclairage public d'un trottoir trop large; plus loin, *Cœur de Paris* [ill. ci-contre] de Joana Vasconcelos s'épuise à chanter l'amour en surplomb de la Porte de Clignancourt encombrée de mobilier médiocre. Et que dire du sort des œuvres rejetées par les riverains de différents quartiers terminant leur course à l'angle d'un square vide? Les street artists n'ont pas meilleur destin. Combien de commandes publiques les cantonnant au camouflage de pignons de barres de logements ou de murs de tunnels que les maires ont ratés des années auparavant? Une autre fresque allégorique de Lorenzetti, pendant de la première, s'intitule *Allégorie et Effets du mauvais gouvernement sur la ville et à la campagne*. Elle représente une ville enlaidie, où s'épanouit... la tristesse.

Joana Vasconcelos
Cœur de Paris, 2019

L'œil du collectionneur

Edwart Vignot

Historien de l'art, artiste et président de la Société des amis du musée Delacroix

« Je chine partout ! »



D'où vient votre goût pour l'art ?

Je suis un autodidacte. Enfant, j'habitais à deux pas du musée des Beaux-Arts de Nancy.

Je me suis formé dès mes 7 ans

en fréquentant ce musée, place Stanislas. À l'âge de 10 ans, j'ai acheté pour dix francs (1,50 €) dans une librairie un petit dessin à la plume et à l'encre brune représentant un jeune pêcheur que j'ai pu attribuer bien plus tard à Horace Vernet. Pour des raisons économiques, j'ai commencé ma collection en achetant des gravures et puis, petit à petit, je me suis dirigé vers les œuvres sur papier toutes périodes confondues, avec des périodes de «crise», de «collectionnite aiguë» !

Avez-vous une thématique ou un fil rouge ?

Au départ, je n'avais pas de fil rouge. Et puis j'ai entrepris une collection sur le thème du dragon qui a été l'année la plus frustrante de ma vie, car le thème était non seulement rare, mais aussi beaucoup trop coûteux ! En revanche, je constitue depuis plus de trente ans une collection sur l'image du cheval dans tous ses états et sur le XIX^e siècle français, autour de Géricault et Delacroix. Je marche aux coups de cœur, et j'aime compléter ma collection de chevaux – qui s'étend de la Renaissance à nos jours – autour d'une technique, d'un sujet ou d'un artiste. Pour cela, je chine partout, des Puces de Saint-Ouen aux plus belles adresses parisiennes et mondiales. En vrai et sur le Net. Avec une prédilection pour le Salon du dessin [lire p. 113] qui a lieu fin mars à Paris.

Quels sont vos derniers achats ?

Une lithographie de Géricault sur le thème du cheval pour sa beauté, sa rareté et son velouté ; un dessin à la plume de Avigdor Arikha qui va avec un ensemble réunissant Marquet, Matisse, Guitry, Dufy et Hergé, et un micro-dessin à la plume représentant un choc de cavaliers de Bernardino Luini appartenant au «second léonardisme milanais», pour l'énigme contenue et toute la magie des dessins rares de la Renaissance. «Le côté minuscule et monumental», comme l'écrivait Géricault à son ami Granet.